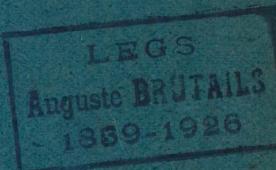


*A monsieur Berthet
ainsi que son fils
G. Lamy*
Pierre PARIS

VILLANUEVA Y GELTRÚ

ET

L'INSTITUT BALAGUER



Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*

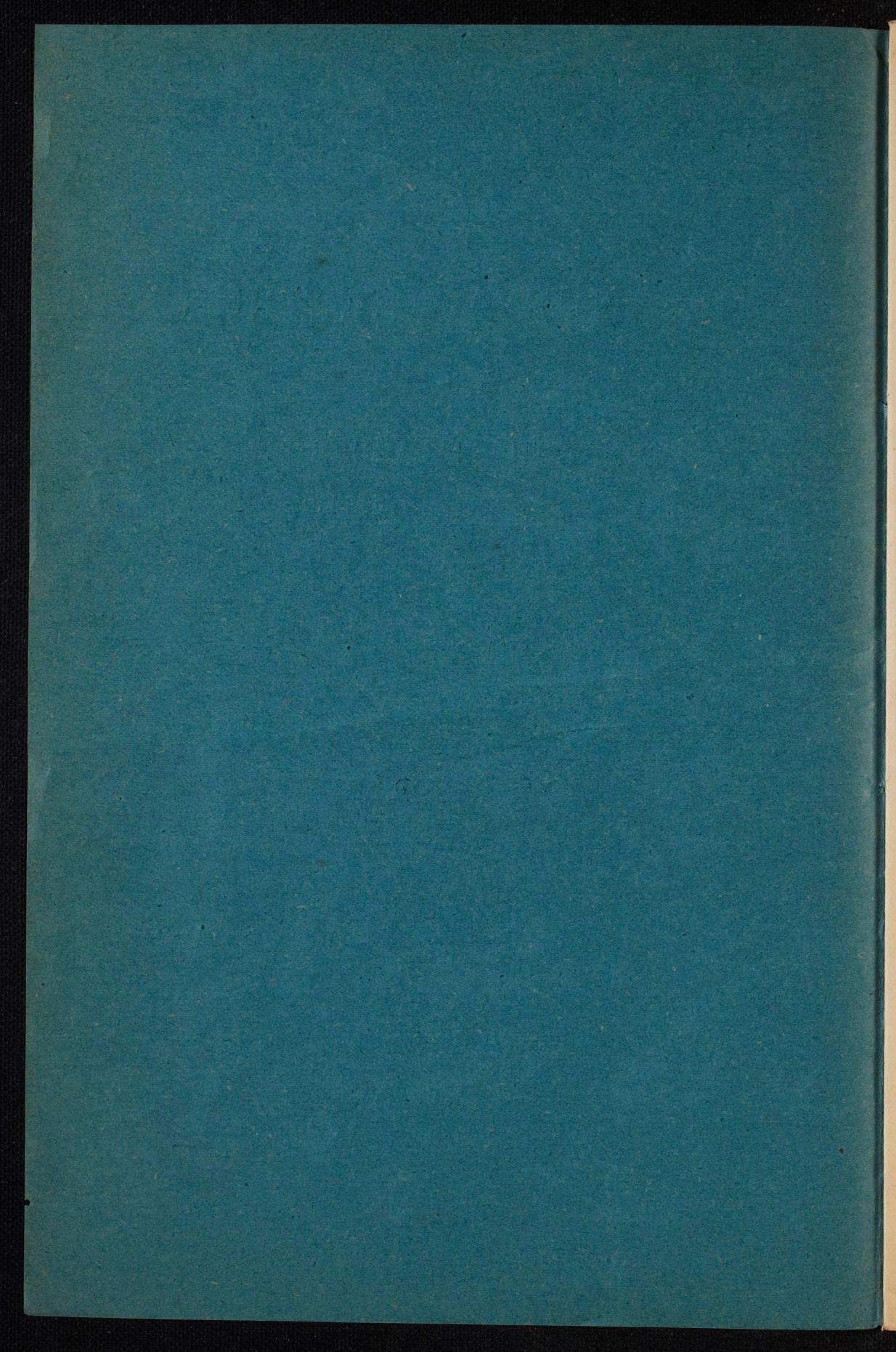
6^e année, n° 4, 1^{er} avril 1903.



BORDEAUX
IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU
9-11, rue Guiraude, 9-11

1903





Pierre PARIS

VILLANUEVA Y GELTRÚ

ET

L'INSTITUT BALAGUER



Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*

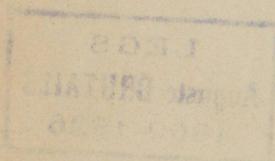
6^e année, n° 4, 1^{er} avril 1903.



BORDEAUX
IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU
9-11, rue Guiraude, 9-11

—
1903





VILLANUEVA Y GELTRÚ

ET L'INSTITUT BALAGUER

S'il est, au sortir de l'ardente Barcelone, où s'épanouit l'opulence en de superbes palais, où frémit en de misérables bouges la rude passion populaire; s'il est, dans la remuante Catalogne, un séjour d'aimable repos au bord d'une plage hospitalière, c'est la claire et sereine Villanueva.

N'y cherchez pas l'enchanteresse poésie de Sitgès la Blanche, sa voisine et sa rivale amie. Si vous aimez, au milieu des jardins fleuris, les panaches bruissants des palmes, et, brusquement, au coude des larges voies ensoleillées que bordent d'élégants *palacios*, les ruettes tordues et fraîches; si vous attirez la caresse ou l'assaut des vagues éblouissantes contre les rocs sonores, si vous voulez, sur la côte enivrée de lumière et de parfums, évoquer les chauds souvenirs de l'Orient, errezz par la coquette cité, et, sur la plage de Sitgès, ce « nid d'amour », traînez par un beau soir votre rêve enchanté.

Ils n'en seront point jaloux, les habitants de Villeneuve, ils vous suivront plutôt, et vous diront l'invocation passionnée de leur poète :

Ah! doux rivage de Sitgès,
rivage qui m'enchantas,
cette nuit où je te vis
au premier rayon de la lune!...
Ah! Sitgès de mes amours,
Ah! ton air embaumé,
et tes vagues phosphorescentes
qui glissent sur ta plage,
et la couronne voluptueuse

de tes villas prochaines,
quand sur ta grève si pure
nous allions tous deux pas à pas,
sa taille svelte et flexible
prisonnière de mon bras!
Quand je me mirais dans ses yeux,
tandis que je buvais sur ses lèvres
le miel que donne à ton vin
la vigne grecque de tes champs...
ah! doux rivage de Sitgès,
rivage qui m'enchantas!

Mais si vous préférez le calme des petites villes bourgeois, propres, nettes et bien alignées, et coquettes pourtant en l'ordonnance simple des larges avenues et des places; des sages cités laborieuses où dans l'ombre des maisons graves les mains travaillent et les cerveaux pensent, où l'on sent qu'il fait bon demeurer, sans hâte et sans inquiétude, absorbé dans le silence des tâches journalières, c'est Villanueva qui vous séduit au charme de sa vie active et monotone.

Certes, la poésie ne fuit pas à tire d'ailes loin de la plaine féconde où, près de l'antique Geltrú, naquit et prospéra la Ville Neuve. Sous le ciel clair, dont même l'ondée bruyante ne tue pas l'inaltérable gaieté, comme à Sitgès verdit la palme et la banane, l'orange se dore, la grenade s'empourpre, et, comme à Sitgès encore, dans la vigne grecque ferment la malvoisie glorieuse, dont aussi bien l'on pourrait dire :

Cuando llega a Puerto Rico
La repican las campanas
Como si fuera el obispo...

Et comme dans toute l'Espagne pittoresque naissent en foule les légendes, ici encore jaillissent les traditions pieusement conservées, qui empruntent la grâce forte et sobre du sol.

On dit qu'au Moyen-Age un baron opprimait de sa tyrannie l'antique Geltrú, et ce qu'exigeait avec le plus de rigueur sa brutale convoitise, c'était le droit odieux du seigneur. Mais un jeune laboureur, très amoureux de la jeune fille qu'il allait

épouser, ne put se résigner à l'outrage, et quand le prêtre eut béni son mariage, avec sa femme et ses parents il s'exila en dehors du territoire féodal et s'établit sur la plage où lentement s'épanouit Villeneuve. Ainsi, sans fracas et sans lutte, par le simple effet d'une décision prudemment prise et d'un projet sagement conduit, fut réduit à l'impuissance le tyran détesté. Comme il est doux d'évoquer le souvenir de cette origine simple et touchante en se promenant au déclin du jour sur le sable doré de la longue grève, quand le flot qui déferle sans bruit, incendié de feux obliques, rallie au rivage les barques lourdes des pêcheurs, quand les maisons endormies de la marine se réveillent et s'ouvrent grandes aux brises fraîches du large, tandis que l'essaim culbutant des tout petits hâlés et vigoureux s'échappe et s'égraine au milieu des filets étendus.

Mais la ville surtout nous attire, toujours grandissante, forte et riche par le commerce et l'agriculture, illustre par la gloire de ses enfants, ceux qu'elle vit naître et ceux qu'elle adopta, qui se vouèrent à la servir pour être saine, honnête, hospitalière au travail, reconnaissante au dévouement.

C'est là que naquit en 1718, dans une modeste case du port, D. Francisco Armanyá, évêque de Lugo, puis archevêque de Tarragone, pasteur austère et d'évangélique charité, grand orateur de la chaire espagnole; là que naquit en 1808 l'orgueil de la poésie catalane, le doux et touchant Manuel de Cabanyes, dont la lyre sonna de pures mélodies et qui tout jeune, en pleine gloire, mourut d'amour. Francisco de Sales Vidal y Torrento, plus vigoureux et moins élégiaque, de sa plume vive et plaisante fit la joie du théâtre et, chargé d'années sereines, mourut dans les honneurs en 1878.

Mais celui que Villanueva entre tous et plus que tous aime et respecte profondément parce qu'il la combla lui-même d'une affection passionnée, celui dont la mémoire vivra toujours chez les pêcheurs de la plage comme chez les riches de la ville, et dont le nom sans cesse s'éclairera d'une auréole plus brillante, c'est Victor Balaguer.

Ce n'est pas l'illustre poète lyrique et dramatique, l'exquis

« trouvère du Montserrat », ce n'est pas le narrateur des légendes, l'historien populaire de la Catalogne, ni le député, le sénateur tant de fois ministre de Fomento ou d'Ultramar, ce n'est pas l'écrivain ni l'homme d'État que vénère surtout Villanueva y Geltrú; c'est l'homme de bien généreux et bon qui, à la ville d'adoption où il trouva si souvent le repos de l'esprit et le calme du cœur après les orages de la vie littéraire ou politique, donna ses biens les plus chers, sa maison, ses livres, ses œuvres d'art, les souvenirs de ses grandeurs et de ses amitiés.

Villanueva avait plusieurs fois choisi Balaguer pour son député aux Cortes; il s'attacha à ce fief fidèle, et lui prouva sa reconnaissance de façon princière. Un jour d'octobre 1884, D. Victor écrivait à D. Ramón Estruch cette lettre simple et belle :

« J'ai employé ma fortune en valeurs de l'État et des Chemins de fer, et avec le produit de cette rente et celui de mon travail j'ai pu pourvoir aux nécessités de mon foyer domestique et de ma vie sociale, jusqu'à ce qu'en 1881 j'eus l'irréparable malheur de perdre celle qui fut la compagne de ma vie, ma noble et fidèle épouse, mon âme et celle de mon foyer. Maintenant, seul au monde, sans enfants, sans famille, voyant mes proches dans de bonnes situations, je me suis décidé à réaliser toute ma fortune et à l'employer à une fondation qui puisse être utile à ma patrie et digne d'elle, parce que ma patrie et ma famille furent toujours les uniques mobiles de ma vie. — J'ai eu la chance qu'à ce moment se produisit une hausse des fonds publics; cela me permit de doubler presque mon capital, et je réalisai une somme de 40,000 douros à peu près (200,000 francs), avec laquelle, au lieu de construire un hôtel pour mon usage et mon bien-être, je voulus éléver un édifice pour l'enseignement gratuit et la culture publique. Mes excellents amis le marquis de Casa Samá et D. Francisco Guma eurent la bonté de recevoir en dépôt mon capital, et se chargèrent de réaliser mon projet; et moi je revins à Madrid me plonger de nouveau dans les luttes politiques, et y vivre seulement de mon travail et de mes honoraires d'aca-

démicien et d'ancien ministre, car avec cela peut vivre honnêtement quiconque a assez de caractère et de volonté pour ne pas dépasser les limites d'une position modeste. Telle est l'histoire et telle est l'origine de la Bibliothèque-Musée que je viens de livrer à une Commission d'honorables et dignes patriciens qui devront administrer, conserver et développer cette institution au nom du peuple de Villanueva y Geltrú, à qui je la donne en réalité, à qui je veux qu'elle appartienne, parce que je l'ai créée pour son instruction... »

La première pierre du Musée-Bibliothèque avait été posée le 1^{er} janvier 1882; le 20 août de la même année les constructions étaient déjà assez avancées pour que D. Victor écrivit au Magnifique Ayuntamiento de Villanueva que depuis longtemps déjà il avait le désir et le ferme propos de léguer après sa mort une Bibliothèque et un Musée à la population de Villanueva y Geltrú, ville à laquelle il était et devait être profondément reconnaissant non seulement parce qu'elle lui avait fait l'honneur de l'élire plusieurs fois son représentant aux Cortes du royaume, mais aussi parce qu'elle était une école de patriotisme et de vertus civiques, parce que c'est là qu'il avait rencontré durant les hasards de son existence tourmentée des amis affectueux et fidèles, aussi bien lorsque la fortune l'élevait vers les sommets que quand elle le plongeait dans les abîmes. Ce désir, il n'aurait pu le réaliser qu'à sa mort, mais une hausse extraordinaire des actions du Chemin de fer de Villanueva à Barcelone lui avait suggéré l'idée de réaliser sa fortune, et de la consacrer aussitôt à élever un édifice qui deviendrait l'honneur et la gloire de cette cité, et où seraient déposés les livres et objets d'art qu'il lui avait destinés.

Dans les premiers jours de juin 1883 arrivaient deux cents grandes caisses, premier envoi de D. Victor, dont prenait possession le très actif et très intelligent conservateur qu'il avait choisi, D. Juan Oliva-Mila, et enfin le 26 octobre avait lieu la séance d'inauguration. Balaguer y prononçait une allocution touchante, où seul, avec la bonté généreuse, se trahit le fier sentiment du bienfait rendu.

« Je vous donne toute ma fortune, tout ce que je possède;

mais je vous donne plus encore que ma fortune, je vous donne mes livres, dont le sacrifice n'est point aussi aisé que celui de mon argent, mes livres, dont quelques-uns appartenaien à mes ancêtres, d'autres me rappelant les jours tranquilles et fortunés de mon enfance et de mes études, beaucoup dont la couverture porte une date commémorative, la dédicace d'un homme célèbre, l'autographe d'un compagnon, d'un personnage ou d'un littérateur à qui je suis redevable d'amitié et de faveurs; beaucoup enfin qui ont un caractère sacré, pour avoir appartenu à des morts illustres, comme le Cardinal de Bourbon, le marquis de Pidal, le comte de Toreno, Olozaga, Romero Ortiz, Ayala, Arguelles, Principe, Garcia Guttières, Hartzenbusch, Lamartine, Alexandre Dumas, et bien d'autres. Je vous donne aussi ces objets de Musée qui rappellent à ma mémoire des désirs pas toujours satisfaits, des trésors ardemment convoités, des voyages pénibles entrepris pour les obtenir, des sacrifices soufferts pour les conquérir; bijoux qui me furent légués par un allié du sang ou par un parent de l'âme, dépôts que daignèrent me confier d'augustes souveraines, comme la reine Isabelle II d'Espagne, Maria Victoria, Isabelle de Roumanie, ou de nobles et fières dames, comme la duchesse de Médina-Celi, les duchesse de la Tour, marquise de Suma, marquise de Mariana, comtesse de Mina, baronne de Cortes, princesse Marie Ratazzi et vicomtesse de León, et par des familles et des amis très chers dont vous trouverez les noms bien-aimés inscrits sur le catalogue qui est le cœur de l'Institut. Tout cela, je vous le donne, et avec tout cela je vous donne plus encore, beaucoup plus que tout cela réuni, je vous donne mon âme... Je n'ai plus rien à vous dire; je consacre cet Institut à la vigilance de mes amis, à la loyauté, à la bonne foi de mes adversaires, et aussi, oui, aussi à la justice et à l'impartialité de mes ennemis. »

Ainsi, en deux ans, Balaguer avait accompli son généreux projet; un habile architecte, D. Jerónimo Granell, avait fait les plans du Musée-Bibliothèque et l'avait construit; un peintre de renom, D. José Miravent, avait décoré les murailles,

et les efforts combinés d'un ami fidèle, D. José Ferrer y Soler, et du jeune et ardent Juan Oliva avaient installé le Musée, installé la Bibliothèque; les règlements, très libéraux et très sages, étaient dès le premier jour appliqués; la modeste cité livrait du matin au soir à la curiosité, à l'instruction de ses fils, le trésor des œuvres d'art et le trésor des livres.

Mais le succès excitait le noble fondateur. Chaque jour, pendant dix-sept ans qui lui restaient à vivre, croissait pour son Œuvre sa tendre affection; les dons s'ajoutaient aux dons, et pour contenir les nouvelles richesses de souvenirs, de tableaux, de statues, de bibelots, de livres, l'édifice s'étendait, s'élargissait, s'épanouissait, s'ornait. Les amis innombrables et les adorateurs de D. Victor, les protecteurs de l'Institut, les pouvoirs publics, se piquaient d'honneur et suivaient l'exemple entraînant. Pas d'humble visiteur qui n'eût à cœur de laisser dans un petit coin de rayon ou de vitrine un modeste, mais cordial ex-voto. Aujourd'hui la Bibliothèque compte soixante mille volumes, le Musée deux cents cadres antiques et modernes, cent œuvres de sculpture, trois mille gravures et photographies, trois mille objets de céramique, de verrerie, armes et étoffes, six mille monnaies et médailles, sans parler des collections d'archéologie et d'ethnographie préhistorique, des collections égyptienne, grecque, chinoise, japonaise, philippine et sud-américaine. Ce n'est pas tout; pour faire place au Musée D. Victor a déserté le simple logis qu'il s'était réservé dans l'édifice, et tout à côté, dans son charmant jardin de verdure et de fleurs, à l'ombre d'eucalyptus géants, il a fait construire la Casa Santa Teresa, et la maison du politique et du poète est devenue un nouveau Musée, plus intime, aussi luxueux, non moins précieux que le premier. Comme l'Institut, la Casa Santa Teresa, avec tous ses biens, est devenue l'héritage de la cité privilégiée. Elle renferme deux cents tableaux modernes d'artistes catalans, un riche mobilier ancien et moderne, des panoplies d'armes philippines, des collections d'objets d'art japonais et chinois, une foule d'objets qui, pour avoir d'abord une valeur de sou-

venirs personnels, n'en ont pas moins quelquefois une réelle beauté d'art.

Ce n'est point mon intention de passer en revue même les principales attractions du Musée-Bibliothèque Balaguer. A vrai dire, d'ailleurs, si la Bibliothèque est déjà fort riche, si quelques séries en sont particulièrement précieuses non seulement en manuscrits et en livres de bibliophiles, mais en livres de travail (je cite par exemple un évangéliaire polychrome qui appartint « *al Concill de Trenta de la Universitat de Villanueva y Geltrú* » ou le *Missel de la Chartreuse de Paulat*, tous deux du xv^e siècle), les œuvres d'art, jusqu'à présent, sont plutôt de valeur secondaire, et quelques-unes même, assez médiocres, devront un jour faire place à de plus dignes. Mais la plupart de celles qui ne proviennent pas de dons et ont été réunies avec goût par le fondateur lui-même ont un réel intérêt, et l'histoire de quelques-unes en double singulièrement le prix.

Ainsi Balaguer aimait à raconter à ceux qu'il conduisait si courtoisement dans les galeries du Musée ou dans les salons de la Casa Santa Teresa — il a même pris soin de les écrire avec humour — les aventures d'un tableau qu'il aimait entre tous, la *Chaste Suzanne*.

Le peintre, le Français Flauger, qui fut au temps de l'Empire directeur de l'École des Beaux-Arts de Barcelone, avait représenté le sujet classique : Suzanne sortant du bain, sans autre voile que ses cheveux épars et surprise par deux vieillards. L'œuvre était en la possession du père de D. Victor; mais elle était alors bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. C'est que la toile a été coupée en deux dans le sens de la largeur; il ne reste plus que le haut du corps des trois personnages, et voici par suite de quel singulier accident.

A la restauration des Bourbons, la Catalogne eut à subir les brutales et folles extravagances d'un capitaine-général dont la mémoire est exécrée, D. Carlos, comte d'Espagne; lui et *los mozos de la escuadra*, comme on appelait sa garde prétoriennne, faisaient régner dans Barcelone une terreur sombre. Un jour, il entre sans crier gare chez le père de D. Victor,

escorté de deux sbires, et durement : « On m'a dit que vous avez ici un tableau qui offense la morale ! » Balaguer, interloqué, nie avec force; D. Carlos insiste et précise! il s'agit de la *Chaste Suzanne*, et voici ses propres paroles : « C'est un tableau indécent; dans une maison dont les habitants se respectent, cela ne se peut tolérer; il n'est pas honnête qu'une femme de bien se baigne toute nue; les vieillards ont bien fait de l'accuser. Faites immédiatement vêtir cette dame (et du bout de son bâton de commandement il montrait la figure de Suzanne). Je reviendrai exactement dans huit jours, et je veux la voir en grand costume, ou du moins avec une chemise qui la couvre du cou jusqu'aux pieds. Si à ma nouvelle visite tout n'est pas absolument conforme à la loi et à la pudeur, je vous donnerai un logement à la citadelle. Adieu ! » C'était sans réplique; mais l'artiste chargé de cette pudique besogne peignit une chemise si légère et diaphane qu'elle voilait à peine le corps jeune et beau de la coupable. Huit jours passent; le comte revient à l'heure dite. On devine sa fureur; tout le monde tremblait : « C'est maintenant pire! Ce n'est pas une chemise, c'est un voile, et toujours les voiles ont excité le désir de les soulever. Mais soit! n'y touchons pas. Vous n'irez pas à la citadelle..., mais j'emporterai la moitié du tableau. Allons! que l'on me coupe ça en deux! » Et ce fut fait; D. Carlos emporta, qui l'eût cru? la partie inférieure non sans avoir eu la prudence, avant de quitter la maison, de faire un autodafé de quelques mauvais livres : Rousseau, Voltaire, Volney, Jovellanos, Moratín, Quintana et Byron.

Quelles lugubres scènes du temps de l'Inquisition évoque ce tableau sombre, le *Cristo de las Injurias*, venu à Villeneuve de l'ancien couvent madrilène des Capucins de la Patience! Balaguer a raconté l'émouvante scène reconstituée dans tous ses détails grâce aux archives de Simancas : une famille juive, hypocrite en public, feignant de vénérer un Christ grand comme nature, appendu au-dessus de la cheminée, et, dans le mystère des nuits, injuriant, frappant l'image, lui crachant au visage, et dans sa fureur sacrilège la jetant aux flammes. Mais le feu s'écarte du corps divin, la fumée même s'échappe

pour ne pas le souiller, et les agents de l'Inquisition apparaissent, préparant le supplice vengeur. L'auteur du tableau tragique, peint en expiation, est Francisco Camilo, ami et protégé du comte-duc Olivarès.

Et voici, d'autre part, un plus aimable souvenir. Dans la Casa Santa Teresa, D. Victor aimait à faire admirer deux grands et beaux vases chinois en bronze. Un matin, une charrette avait déposé chez le poète ce magnifique présent tombé du ciel, sans la moindre lettre d'envoi. Refus d'accepter, tout d'abord, cette largesse anonyme; puis, comme le messager, fort embarrassé, insiste, Balaguer se décide à donner l'hospitalité aux vases dont la beauté d'ailleurs le tente, et il attend le mot de l'éénigme. Un jour enfin, longtemps après, arrive un visiteur, un homme de tournure vulgaire, le teint bronzé, modestement vêtu, mais les doigts et la cravate ornés de pierres de prix, le type classique du riche américain du Sud. « Je me nomme Jaime Riz, dit-il; je suis né à Barcelone, et comme la fortune ne me souriait pas, je fis mon paquet et m'embarquai pour l'Amérique. Le jour de mon départ j'achetai dans la rue Fernando, à la librairie de Mayol, quelques drames pour charmer les loisirs de la traversée, et entre autres un drame de vous intitulé : *Un cœur de Femme*. Je le lus, je fus ému par la nouveauté des scènes et leur dramatique agencement. Je compris que l'œuvre de théâtre n'avait pas sa rivale, et je ne me trompais pas. Arrivé à Rio de la Plata, à force de peine et de travail je construisis un théâtre et jouai le drame. Il souleva un enthousiasme indescriptible; salle comble tous les soirs. Avec le produit des premières représentations, je fis peindre une vue du Vésuve en éruption. Ce fut du délire. Avec ce spectacle je parcourus toute l'Amérique espagnole, et partout me suivirent les bravos et la fortune... Mais je n'étais pas heureux; ma conscience me disait parfois : « La poule qui pond ces œufs d'or est l'auteur du drame, et » tandis que tu remplis ta poche de doublons, il ne touche pas » les moindres droits d'auteur... » D'Amérique je passai au Japon; je vis là ces deux vases, et je vous les envoyai comme un faible hommage de gratitude et d'admiration. » C'est ainsi

que D. Victor a raconté l'anecdote à D. Francisco Gras y Elias, et qu'il me l'a narrée à moi-même, non sans manifester encore, après de longues années, une extrême surprise, que partageront tous les auteurs dramatiques.

Victor Balaguer est mort en 1901, et cette mort a frappé l'Espagne tout entière dans un de ses plus glorieux, la Catalogne dans un de ses plus sages fils, la France aussi, dans le noble politique qui fut son ami, dans l'exilé qui fut son hôte, le troubère qu'avaient adopté nos félibres. Villanueva surtout pleure ce qu'elle ne retrouvera jamais, le citoyen au grand cœur qui la chérissait, et la comblait de bienfaits prudents, parce qu'il la voulait grande par l'instruction et le goût, par le culte répandu des lettres et des arts, par la diffusion de toutes les lumières. En lui le Musée qu'il a fondé perd le protecteur, le Mécène sans rival; il perd aussi son charme le plus puissant. Pour moi, que D. Victor voulut bien appeler son ami, qui vécus des heures exquises d'émotion dans l'intimité de la Casa Santa Teresa, comment oublierais-je la fière et calme figure du vieillard où tant de pensée profonde s'alliait à tant de majestueuse bonté? C'étaient dans sa voix si ferme et si pure des mots délicats d'une courtoisie pleine d'estime, dans ses gestes élégants et sobres une noblesse de grand seigneur bienveillant. La séduction la plus gracieuse attirait les cœurs à son cœur généreux et vaillant, attachait les esprits à son esprit haut et passionné. Et tandis qu'enveloppait sa fière tête blanche la fumée odorante de son inséparable *puro* de Havane, — le seul luxe de l'ancien ministre d'Ultramar, — il répandait sans compter dans un cercle d'amis attentifs (la maison de Socrate en était toujours pleine) les trésors de ses souvenirs, de ses pensées et de ses rêves.

Balaguer n'est plus, mais le Musée-Bibliothèque qui porte son nom est sûr de vivre, car son avenir a été assuré largement, et réglé avec sagesse. Villanueva, qui a compris la valeur du présent, la grandeur du bienfait, dont les fils, depuis vingt ans déjà, ont goûté, grâce à lui, les jouissances des lettres et des arts qui élèvent et rendent meilleur, les

instructions de la science qui excite et enrichit, les enseignements de l'histoire qui donne la sagesse, Villanueva est trop reconnaissante et trop prudente pour laisser périr cliter l'œuvre qui fait son orgueil, sa force et son originalité précieuse¹.

1. J'ai puisé les renseignements que contient cet article dans le *Boletín de la Biblioteca-Museo Balaguer*, que publie mensuellement l'Institut, par les soins de D. Juan Oliva-Mila, conservateur, à qui je dois aussi nombre de détails. J'ai, de plus, largement profité des brochures suivantes : *Una Visita al Museo-Biblioteca Balaquer, por A. Garcíá Llansó* (Barcelone, 1893), et *Villanueva y Geltrú, recuerdos de un viaje, por Francisco Gras y Elias* (Madrid, 1895), ainsi que de la notice sur Victor Balaguer publiée par M. Elias de Molins dans son *Diccionario biográfico y bibliográfico de escritores y artistas catalanes del siglo XIX*, t. I (Barcelone, 1889).



